

Petit traité d'appartenance

Autor(en): **Voélin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **112 (2009)**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Petit traité d'appartenance

Pierre Voélin

*«Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.»*

Jean de La Fontaine

Discours de réception à l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts.

Je ne vais pas jouer les faux modestes, et vous dire que je ne sais pas ce que je fais ici, sur le pas-de-porte d'un Institut... des sciences, des lettres et des arts, qui plus est, un Institut «jurassien» – non, laissez-moi remercier Pierre Chappuis, cet ami si proche, et de sa présence parmi nous et de ces excellentes paroles, à coup sûr bien trop favorables! Un grand merci à vous tous de cet accueil!

Pourtant, avant de vous proposer une brève lecture, il me semble que je dois lever un malentendu. J'ai toujours hésité, en Suisse, à me faire reconnaître sous les traits d'un poète «jurassien»; vous me donnez l'occasion d'expliquer cette sorte de défense, qui fut et qui reste la mienne, et c'est tant mieux. Au cours de mon adolescence ici, entre les murs de cette petite ville de Porrentruy, charmante ville, une cité qui m'est chère (la forme d'une ville nous est précieuse d'avoir été, dans les années obscures, celle de notre imaginaire d'enfant), j'ai donc, au cours de cette adolescence, choisi clairement la France; j'ai décidé que mon pays serait désormais celui-là. Je ne m'attarderai pas sur les nombreuses raisons de ce choix, je n'en donnerai qu'une.

Comprendre sans doute ceci: quel va-nu-pieds, fréquentant cette Suisse de rêve, ce pays puissant, mirifique, irait frapper à la porte de Christophe Blocher, pour que ce monsieur l'aide à remplir sa fiche de naturalisation? D'un ministre débarqué, on peut attendre beaucoup, pas exactement cela!

De même, je n'éprouve nul besoin de supplier Jean-Marie Le Pen afin qu'il tire de sa manche (pour me l'offrir, bien entendu!) je ne sais quel permis, certificat ou passeport français. Pas davantage je n'éprouve le besoin de me rêver en pupille de la nation, encore moins en faux luron exhibant une cocarde tricolore, en nationaliste au petit pied, en furieux de la République! Inutile pour être heureux, de vivre chaque jour que dieu fait de l'autre côté d'une frontière!

J'use simplement avec liberté du droit d'appartenir à ce pays, à son histoire, à sa littérature, à sa poésie, et à ses valeurs universelles.

D'où vient cette prérogative? Il n'y a pas de langue suisse – on peut s'en désoler, ni de langue jurassienne. Notre patois d'ici, en Ajoie, est un patois de langue d'oïl, situation unique en Suisse romande – une chose en soi assez remarquable. Je comprends par ailleurs que les germanophones, en Suisse, veuillent faire usage de leurs différents dialectes, j'admets très bien qu'ils s'en servent du matin au soir, et autant qu'ils le souhaitent, et jusqu'au Palais fédéral. Qu'ils puissent en tirer, le cas échéant, une littérature dont ils soient fiers.

Telle n'est pas notre situation linguistique, à nous, francophones.

A dire vrai, c'est mon travail à l'intérieur de la langue et de la littérature française qui fait foi; c'est ma poésie qui me donne cette liberté de m'identifier – je la crois suffisante pour avoir le meilleur droit de m'inscrire dans une réalité fondatrice, la France, son histoire et sa culture. Un poète ne saurait vivre ailleurs que dans l'arbre déployé d'une langue; sève et sang se mêlent; écouter bruire cet arbre – de toutes ses feuilles – comme s'il était secoué par le vent de l'origine, c'est de quoi sa parole témoigne. Ne surgirait de cette patiente écoute qu'un rameau neuf que cela suffirait à son honneur. L'homme est d'abord esprit, et le poète, par sa recherche, au secret d'une langue, sa passion langagière, si l'on veut, ne donne de gage qu'à l'Esprit. Nous le pressentons, la poésie, quand elle existe, a quelque chose d'inouï. De grands mythes comme celui d'Orphée en savent long à ce sujet. Autre est la vocation (pour ne pas dire la posture) du romancier – *a fortiori* celle d'un essayiste. Et puis, chacun en a fait cent fois l'expérience, nous ne sommes tout à fait nous-mêmes que dans l'idiome que nous pratiquons au plus intime. De tous les déterminismes, la langue est le plus central et le plus décisif – sur cette question, peu de doute.

La France? encore la France – mais la France n'est plus rien, direz-vous peut-être? Je ne sais pas, je suis solidaire de son destin, et croyez-m'en, cela ne date pas du jour où les Bleus ont conquis la Coupe du monde comme d'autres la Toison d'or! Cette France est malheureuse, on la dit «en crise» aujourd'hui, je ne la rejette pas – elle me déçoit, elle me fâche, elle me déplaît, elle me meurtrit à sa manière, je ne me résigne pas à la voir en cet abandon. Nicolas Sarkozy n'est pas de ma paroisse, certes, – quand on se donne pour tâche de redresser un pays, il faut de plus solides moyens que ceux dont il se sert! A tout prendre, je me reconnaîtrais volontiers dans un statut de poète frontalier, (j'aime bien ce mot de «frontalier») intégrant toute la façade est de l'Hexagone, la Franche-Comté en premier lieu qui fut plutôt forcée par un roi glorieux et sans pitié, mise en demeure de nouer son destin à celui du royaume – nous le savons, c'était à Nimègue, en 1678. Et ce roi était le roi soleil.

Une terre de récalcitrants, une terre de femmes et d'hommes libres – comme d'autres Jurassiens, de ce côté-ci de la frontière, ont su faire preuve de courage et de liberté en créant un nouveau canton suisse. «Vous m'avez compris» dirait à cet instant un général de brigade, ce général dont mon grand-père maternel, Paul Corbat, s'était entiché – ah, il n'était pas le seul!

Et puis, je ne sais si j'ose le murmurer, j'ai d'autres identités encore, tout aussi réelles, symboliques, plus secrètes, plus secourables même...

Mais laissons cette remarque préliminaire: jurassien, je veux bien l'être avec les gens d'ici chaque fois qu'ils acceptent de n'être pas nés de la dernière pluie, chaque fois qu'ils évitent, dans le fait de se représenter, l'étroitesse de vue qui suspend l'esprit aux coqs des clochers, chaque fois qu'ils veulent bien se souvenir qu'ils sont d'une très profonde et très ancienne et très haute culture dont je voudrais, par amusement d'abord, pour l'illustrer ensuite, égrener quelques noms au fil des âges: François Villon, Jean Fouquet, Joachim Du Bellay, Michel de Montaigne, Nicolas de Grigny, Louis Couperin, Georges de La Tour, Blaise Pascal, Jean-Baptiste Siméon Chardin, Denis Diderot, Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, Paul Cézanne, Gérard de Nerval, Claude Debussy, Edouard Manet, Eric Satie, Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, Henri Matisse, Olivier Messiaen, Nathalie Sarraute, Yves Bonnefoy, Pierre Michon, et tant d'autres...

Le simple collier des seuls prénoms est déjà pure merveille!

Et maintenant, quelles que soient nos forces, face à ce très beau monde, il n'est que de bien se tenir. Lisons.